

Comment l'animal s'adapte-t-il aux changements techniques ?

Jean-Pierre Boyer

INTERVIEWÉ à l'occasion de *Fort Saganne*, Gérard Depardieu eut cette remarque : « Au bout de quelques jours, dans le désert, le regard change ; il se porte à des kilomètres sur le moindre point susceptible de bouger. » Très juste ! Envahi par le silence et l'immobilité, l'esprit reste vigilant. D'où pourraient provenir la nouveauté, le changement, le danger, sinon de l'horizon ? Et le cristallin accommode sur l'infini. Ce changement de regard est typiquement une adaptation.

J'ai eu l'occasion d'observer la réciproque : un navigateur retour de Polynésie, qui n'avait pas eu le temps de la réadaptation. A l'évidence, j'étais transparent à ses yeux. Bien au-delà de ma présence réelle, il piroguait sous la lune et regardait monter des étoiles nouvelles...

A une autre extrémité du règne animal, Raymond Queneau nous parle d'insectes et d'inadaptation dans un poème dont le titre m'échappe. Je cite à peu près : « Les mouches d'aujourd'hui ne sont plus comme celles d'autrefois. Elles volaient, joyeuses, par dizaines, par centaines, par milliers peut-être... » Eh oui, le DDT est passé par là. A présent, quand trois bestioles agacent mes vitres, je fais « mouche » à tous les coups. L'espèce survit, mais ce n'est

quand même plus pareil. La résistance aux insecticides n'a vraiment pas l'air de stimuler l'agilité.

Nous voilà en possession de notions d'adaptation, réadaptation, inadaptation.

Par profession, je « fais dans les oiseaux domestiques ». C'est donc la volaille qui servira de support à mon propos. Mais cet inventaire n'ira pas sans digressions. Une culture technique s'intègre, sans drame majeur, dans une réflexion plus générale, dira-t-on une « sagesse » ou une philosophie ?

LE NID-TRAPPE

A la fin du XIX^e apparaît une nouvelle technique : le contrôle de la ponte au nid-trappe. Une gravure nous montre un « propriétaire » en chapeau melon procédant gravement à la chose sous l'œil inquiet d'un acolyte. Curieux contraste, la porte du nid mime une affreuse guillotine, mais cette porte est évidée de trois trous pour le confort de la pondeuse — touchante attention ! Ce système n'a pas que des avantages. La poule cherche un coin sombre pour opérer tranquille, comme on dit à présent. Bien, mais ne risque-t-elle pas d'y laisser le cou et la tête en passant, le taquet qui tient la porte est-il bien calculé, le poids de la porte est-il bien ajusté, assez lourd pour bien tomber, assez léger pour que l'accident ne bascule pas en tragédie ? Et puis ces glissières sont des niches à poussière et à poux. On va au-devant du parasitisme, tôt ou tard la mécanique coïncera... Ce couplet un peu longuet indique quand même l'art difficile du design en matière de nid-trappe.

Alors les inventeurs ont essayé d'autres modèles :

Une porte à bascule, qui évite les glissières, c'est plus hygiénique, mais là, si la poule tire la chevillette, la tapette cherra et le nid restera vide.

Un bon modèle, la porte en portefeuille. En passant, le dos à la fois hausse et pousse le portefeuille qui se déplie. Mais il faut bien penser l'inégalité des deux pans du portefeuille, la précision, la souplesse, la solidité des charnières en tresse de coton : un art vous dis-je !

Et c'est ainsi qu'on a pu compter les œufs pondus par une poule. Il suffit de lui mettre une bague à la patte ou à l'aile ; et chaque fois qu'on la trouve dans le nid avec un œuf, on « décide » que c'est le sien. Aujourd'hui personne ne s'émeut de la pauvre bête qui attend qu'on vienne la délivrer...

L'IDENTIFICATION

Ah ! J'allais oublier la technique de l'immatriculation ! Toute une histoire ! La bague à la patte, celluloïd ou aluminium, c'est bien. Mais si la patte grossit, bonjour les dégâts. Alors, rebaguer ? Mais si les deux séries n'ont plus les mêmes numéros, problèmes de correspondances. Actuellement, on dispose de deux bons systèmes : ou bien la poule en cage numérotée (nous reparlerons des cages) ou bien un bracelet en plastique à l'aile avec un petit drapeau minéralogique. Mais pour suivre un animal toute sa



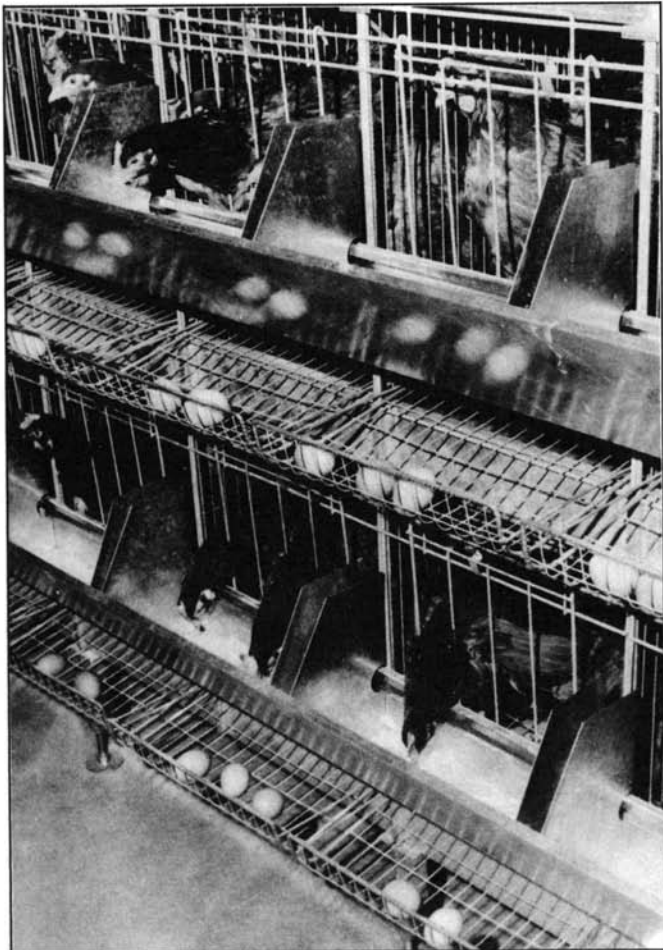
Contrôle de la ponte au nid-trappe en 1880. Badminton Library Publishers. Longman Group Ltd.

vie (croissance, vitalité de sa famille), il faut le baguer dès sa naissance.

J'ai commencé ma carrière avec des cadenas à épingle fixés à l'aile ; pas fameux ! L'épingle rouille d'où abscesses, ou bien elle déchire la peau de l'aile et il y a un inconnu de plus dans la maison. Et puis le système n'est pas inviolable, un ami qui vous veut du bien peut procéder à des échanges. Alors on crée d'autres modèles ; qu'on rive avec le pouce — mais le pouce se meurtrit vite — ou avec une pince, mais c'est imprécis. « The best », à mon goût, est une bague à œillet, mise en place avec les doigts — tout un apprentissage ! — qu'un autre rive à la pince. Le poussin gueule un bon coup — comme vous et moi chez le dentiste — et on n'en parle plus.

Mais pour en arriver là, mon bon Monsieur, il a fallu disposer d'un aluminium assez pur pour bien étirer le téton qui deviendra œillet, calculer les dimensions de la bague, assez large pour ne pas déchirer l'aile, assez légère pour que le poussin la porte sans y penser, assez grande pour que l'adulte la conserve sans problème, avec des chiffres bien faits et bien lisibles, en série de 100 000 — pas facile de caser cinq chiffres sur un centimètre et demi : tout un art vous dis-je !

La volaille s'adapte bien, merci. C'est l'histoire de quelques minutes. Après tout, mesdames à l'oreille percée



Exemple de cages collectives.

qui portez des boucles d'oreilles, vous êtes au fait de tout cela.

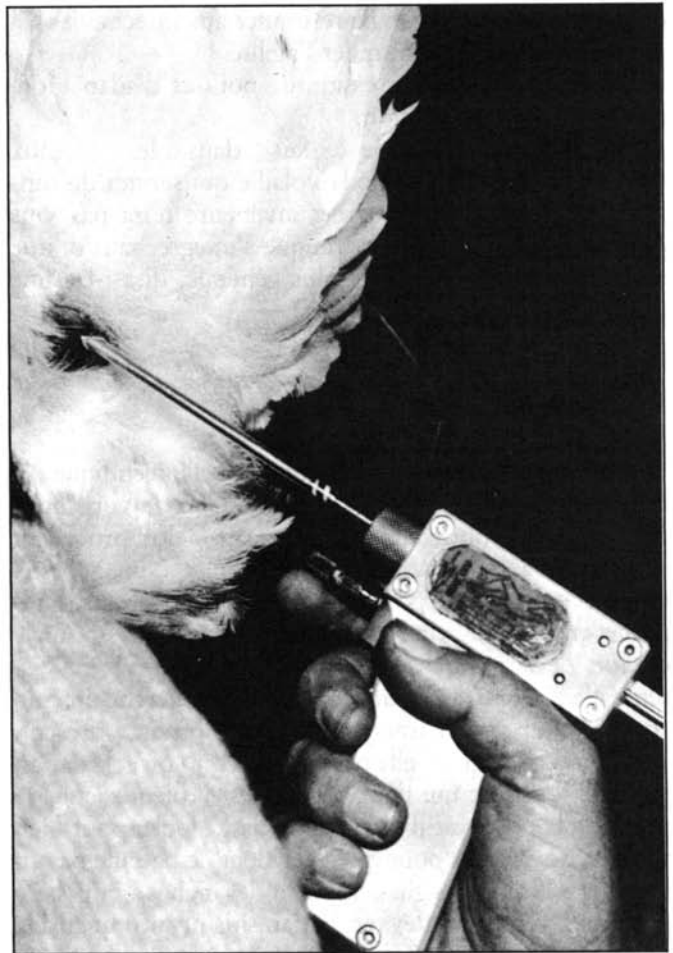
L'INCUBATION

L'incubation artificielle. Autre technique, trimillénaire chez les Chinois, plus récente chez nous. J'ai eu l'occasion de voir des faisanes sur leurs œufs en couveuse à Rambouillet en 1949. Il n'y a pas cinq ans on débattait encore de savoir s'il faut éclore les faisandeaux en machine à ventilation statique ou dynamique. Cette dernière progresse.

Et l'animal dans tout cela, comment s'adapte-t-il ?

Eh bien, on ne lui a pas demandé son avis. On met des coqs avec des poules, on leur chipe leur œufs, qu'on marque (ah, les problèmes de crayon pour écrire clairement sur un ovoïde !) et, ni vu ni connu, hop en machine. Apparemment, la poule s'en fiche et le coq encore plus. Il s'est quand même passé ceci, c'est que le statut de la couveuse est passé aux yeux des aviculteurs de qualité à défaut ; il y a eu contre-sélection. Les poules non couveuses ont été élues reproductrices — pas les autres. Et ça marche. Sauf chez la dinde jusqu'à présent. Ce n'est pas l'individu qui s'adapte, c'est l'espèce.

Arrêtons-nous un instant. La vie sauvage se déroule dans un environnement naturel qui a ses contraintes : le Dôme du Goûter n'est pas accueillant aux poissons rou-



Pistolet à inséminer.

ges. L'apparition d'une nouvelle technique apporte une modification de l'environnement ; ce qui peut changer les contraintes. Parfois pas beaucoup : percer l'aile ou l'oreille est un mauvais moment à passer. Pratiquer l'incubation artificielle, c'est décharger la pondeuse de la contrainte de la couveuse. La gestation se fait en bocal au lieu de se faire sous la mère : c'est le meilleur des mondes du camarade Huxley. Et l'animal s'y fait. Et la vache, puisque, à présent, on va prélever des ovules d'une vache à bonne hérédité pour les faire mater par une moins bonne. Le bocal, c'est l'autre ! Et même l'espèce humaine commence à se familiariser avec l'enfant de la sœur jumelle qui a même patrimoine génétique, qui donc diffère d'un iota de celui qui aurait pu être.

L'INSÉMINATION

L'insémination artificielle, autre nouveauté. Depuis la guerre du Pacifique, la gente humaine a compris que cela ne concernait pas seulement les frères inférieurs. Récemment, l'émouvante histoire de Corinne Parpalaix a posé la question éthique, juridique, technique, métaphysique de l'enfant du défunt. C'est à dessein que j'ai rapproché technique et métaphysique. L'exemple cité montre à l'évidence que l'une peut conduire à l'autre. Il y a place, dans une vie de chercheur ou d'agronome, pour une déontologie.



Cages collectives.

Les animaux, eux, n'ont pas nécessité tous ces débats. Le coq, on lui masse les flancs (chez les oiseaux, les testicules sont internes), on récolte la semence dans une pipette, on « retourne » un instant l'oviducte de la poule comme un doigt de gant et on insémine : toute une technique, toute une éducation de la main. Le métier d'inséminateur est apparu, s'est répandu. Ce n'est peut-être pas très agréable aux volatiles, mais ils se font à ce genre de vie sans partenaire : les coqs chantent quand même, les poules ont des poussins qu'elles ne verront jamais. Affreux ? Quand on fait de l'anthropomorphisme, oui-da... Ne faut-il pas voir dans notre désintérêt relatif pour la vie animale une retombée du christianisme ? En donnant une conscience à l'homme, il la refuse à l'animal. Nous sommes loin des identifications animales des sociétés dites primitives et des totems. La vache sacrée qui bloque les tramways en attendant son bon plaisir, c'est pour l'Inde, admirable. « Les Araras, ce sont les Bororos », nous savons cela depuis Lévi-Strauss.

Si loin que ça ? Pas vraiment ; on dit facilement d'un ou d'une collègue que c'est un âne, une oie, une dinde, une vipère, une souris, un rat visqueux, une grenouille de bénitier, un coq de village, un ours mal léché, qu'il a une bedaine à décourager les cochons, ô mânes de Jehan Ric-tus !

Plus rarement, on dira que c'est un lion, un aigle, un bon cheval, qu'il a une mémoire d'éléphant ou des yeux bleus comme ceux de la baleine aux yeux bleus. Ô yeux

bleus, ziaux verts, de Prévert, de Charles Trénet, de Michel Leiris ! Me voilà passé de la culture technique à la poésie et à la chanson.

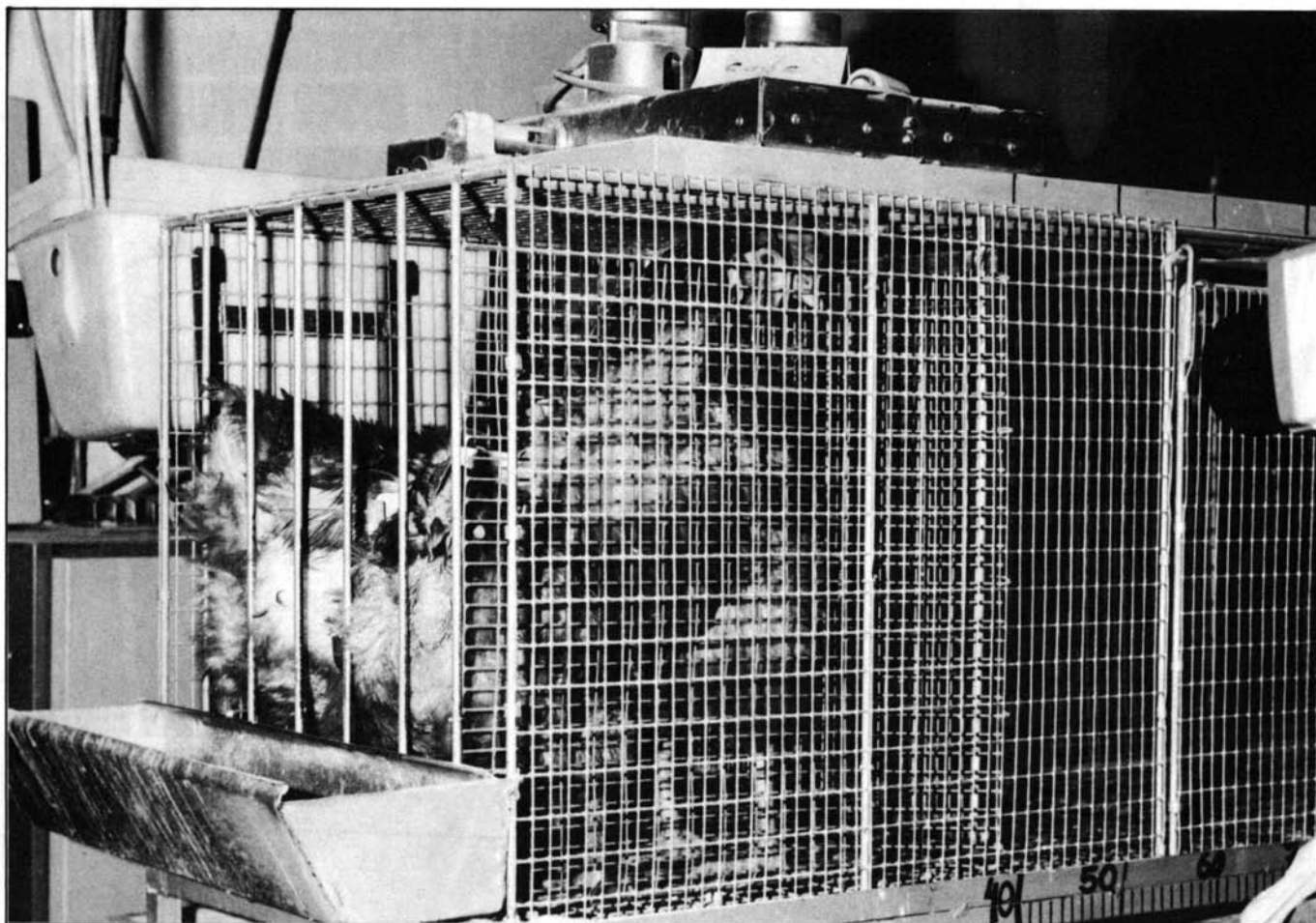
LA BATTERIE

Revenons à plus de prose, la technique de l'élevage en batteries de cages. Pour l'éleveur, c'est bien commode, vous savez. D'abord, une meilleure maîtrise de l'hygiène. Ensuite, un meilleur contrôle des performances.

Comment l'animal s'adapte-t-il ? Ça dépend des cages et ça dépend de la manière d'apprécier l'adaptation. La productivité n'est pas forcément un critère de bien-être : tous les aoûtins qui se bronzent sur les plages en témoigneront. Le bon état de santé ? Mais il est globalement bien meilleur en batterie qu'au sol ! Alors l'idée que l'homme se fait de ce qu'il éprouverait s'il était à la place de la poule ? J'aimerais bien, moi, savoir l'idée que la poule se fait de ce qu'elle éprouverait si elle était à ma place ! Nos univers restent difficilement communicables.

Je ferai pourtant une distinction entre la cage individuelle et la cage collective. Dans le premier cas, la pondreuse se trouve dans un petit F1 avec gîte et couvert. Pas trop de voisines gênantes (la vie sociale est toujours agonistique en sous-jacence). En somme, un vécu « tranquille et peinard » selon les vœux de Moitessier.

En cage collective, cela dépend des « coturnes ».



Cage expérimentale à volume variable. Photo INRA/C. Bouhot.

C'est en permanence le métro à la sortie des bureaux. Pauvres bêtes ! Voire. Avec les chers Danois du Marché commun, avec Brigitte Bardot et sa tendresse infinie pour l'animal, avec les abus qu'on a pu voir, le Welfare est à l'ordre du jour et la C.E.E. étudie la question. C'est bien. C'est conforme à l'idée que peut se faire un esprit décripé des droits de l'animal.

Un mien collègue, J.-M. Faure, expérimente une cage à volume variable : un jeu de boutons d'accès facile permet à un groupe de quelques poules de demander « plus d'espace » grâce à une paroi mobile. Eh bien, environ 80 % du temps se déroule dans la cage initiale. Ou de demander « plus de mangeoire ». Même résultat. On ne sait pas encore si « la qualité du temps résiduel » a plus ou moins d'importance pour le bonheur des pensionnaires. Ce n'est pas impossible. Ce n'est pas certain ; toujours l'anthropomorphisme sous-jacent, omniprésent, soyons-en conscients, alimente notre imagination. La mère qui travaille sait bien que la qualité du temps résiduel qu'elle peut donner à son enfant peut compenser leurs frustrations réciproques. Le problème n'est pas facile. Il est posé. Mais voyons bien l'alternative : selon une idéologie conviviale, démocratique et fraternelle, l'animal a droit au bonheur. Selon une idéologie économique, productiviste, chargée de nourrir l'humanité, y compris ses fourriers, la rationalité est différente. Ce qui compte, c'est la richesse produite par unité d'investissement. Pas facile de trouver l'équilibre d'un « bonheur rentable » ! Bonheur et gros

sous, soyons brutal : quel prix le consommateur est-il prêt à payer pour un œuf en sachant que la poule qui l'a pondu est plus heureuse ?

J'exagère à peine en y voyant un débat cornélien !

Nous voilà passés de l'élevage en batterie aux sublimes « filandres » de Rodogune :

« C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine,
« J'aime les fils du Roi, je hais ceux de la Reine. »

S'il faut prendre parti, je prendrai : je suis pour la cage individuelle, meilleure maîtrise de l'élevage, univers supportable pour l'individu. Je suis contre la cage collective, sans doute plus rentable, mais quelle culpabilisation de la sensibilité. Pourtant, il faut de la probité intellectuelle jusqu'au bout : fonctionnaire, je suis rémunéré par le contribuable pour des recherches sur la sélection, pas pour vivre de la vente de mes produits. Et maints petits aviculteurs ont eux-mêmes un sort pire que celui de leurs bêtes pour que je plaide les circonstances atténuantes. Voilà où j'en suis. Vous étiez-vous posé la question ?

LE GAVAGE

Terminons par le gavage des oies. La technique n'est pas nouvelle. Pierre Montlaur nous a appris « à Bernard Pivot » qu'elle datait de l'Egypte d'Imhotep : 4 500 ans et des poussières. Mais l'oie existait depuis longtemps. Par une manipulation répétée trois fois par jour, pendant trois



Le gavage des oies : « la technique de mémé et de papa.



semaines, on gave l'oie. Les grand-mères se mettaient à genoux sur l'oie avec un long entonnoir muni d'un tourniquet de moulin à café. La machine électrique fait cela plus agréablement pour le gaveur avec un embuc vertical dont le « problème » est de ne pas léser l'œsophage de l'oie qui reste en cage. Les Hongrois ont un système horizontal, où l'on ficelle l'oie le temps de l'opération : beaucoup de pertes de kilogrammètres par rapport au système français.

Depuis longtemps la S.P.A. a dénoncé ces procédés indignes d'une société civilisée. Le fait est que l'oie montre un « stress » manifeste quand on lui ôte l'embuc. Alors, on a essayé autre chose : rendre une oie boulimique, soit par électro-destruction du centre cortical de la satiété, soit par lésion chimique à l'aide de sels d'or qui y immigreront sélectivement. Notons que le premier procédé est une technique qui demande un appareil stéréo-taxique, une radio préalable (variations interindividuelles) et du doigté.

La manière chirurgicale émeut moins l'égoïsme que la manière chimique : la réaction humaine est de se méfier des drogues ; en mangeant ce foie, est-ce que la chimie de l'oie ne va pas me contaminer ? Tandis que le bistouri électrique, c'est seulement pour l'oie. Mais bien que coûteux, bien que moins lancinant que le stress répété du gavage, le procédé ne relève-t-il pas de l'hypocrisie ? Le choc opératoire est bref. N'empêche qu'on a attenté à l'expression naturelle des comportements.

Re-débat cornélien : le foie gras, c'est bon. C'est même très bon : le délice final et gastronomique justifie les

moyens. Ne rions pas : le choix est fait depuis quarante-cinq siècles. Changer nos habitudes ? Mais alors, combien de petits éleveurs perdus, pour qui le « gras » représente le plus clair de leurs revenus. N'évacuons pas cet aspect du problème. Vaut-il mieux cent vingt oies gavées ou une famille paysanne en naufrage ?

Alors, hypocritement, j'ai cessé de travailler sur l'oie. Et vous, quel Ponce Pilate vous agite ?

LES PETITES MISÈRES

J'ai évoqué quelques grandes techniques avicoles. Aurais dû peut-être parler d'un certain nombre de petites tortures : débecquage pour augmenter la croissance et diminuer le gaspillage d'aliment (rassurez-vous, on n'arrache pas le bec, on coupe sa pointe... il est vrai que certains ont tenté d'aller jusqu'au tiers), désonglage pour éviter les griffures de la peau (moi aussi je me coupe les ongles), éjointage du bout de l'aile (il paraît que ça ne se consomme pas, d'où économie d'aliment — mais le coût de la pointe de feu ne paie pas le gain), pare-choc pour éviter les prises de bec entre coqs, ou lunettes opaques de face pour idem. Tout cela est plus ou moins utilisé, rentable, confortable. C'est du même aloi que nos lunettes, nos dentiers, nos prothèses. La différence, c'est que l'animal ne l'a pas demandé. Mais il est parfois des plaisirs du même ordre : celui de J.-M. Melin qui, ayant mis une attelle à la

patte cassée d'une faisane qui ne lui demandait rien, eut la satisfaction de la voir recourir... Que sa joie demeure !

Quant à l'écrêtage, guère plus pratiqué d'ailleurs, c'était certainement moins terrible que l'excision ou l'infibulation des jeunes Noires selon des traditions bien admises dans leurs sociétés tribales. Et le corset, les fixe-chaussettes, les boutons de faux-col, les porte-jarretelles ?

AI-JE RÉPONDU À LA QUESTION ?

Pensant avoir esquissé des techniques et les avoir « intégrées » dans un voyage autour de l'inconscient collectif, je ne suis pas sûr d'avoir répondu à la question posée par le titre de cet article. Pas sûr du tout d'avoir été docte, plus sûr d'avoir parlé de façon vivante de choses profondément ennuyeuses quand on n'est pas un initié.

Comment l'animal s'adapte-t-il aux changements techniques ? Eh bien, comme vous et moi. C'est-à-dire comme il peut. Souvent ce n'est pas bien méchant. Quand il fait chaud, la poule boit davantage ; plus chaud, elle écarte les ailes, reste couchée, halète jusqu'à l'hyperventilation pulmonaire ; mais, exportant des calories, elle exporte aussi du gaz carbonique et modifie son équilibre acido-basique. C'est l'alcalose gazeuse (exemples chez l'homme : mal des montagnes, hypocapnie des aviateurs, anoxémie, accidents tétaniques). Elle peut augmenter sa température interne jusqu'à un demi-degré. Au-delà de 32 °C, la congestion menace. Ayant des pertes caloriques plus élevées, les animaux à grande crête, à cou nu (ce sont des caractères mendéliens), résistent mieux. Nous en sommes à peu près au même point : les gelati, le short, la transpiration sont nos exutoires. Au-delà apparaissent la prostration, le coup de chaleur, la léthalité. Voilà pour la thermotolérance. Le vivant régule selon son empan. L'adaptation est un déplacement de l'équilibre sur un gradient. Quant aux extrêmes, comme les cimetières, « ils sont bien là. En faut bien sûr. Point trop n'en faut ».

L'adaptation ne suit pas nécessairement une seule voie. Quand un aliment déficient en protéines totales est offert à diverses lignées de pondeuses, la « réponse » varie suivant le génotype : telle diminue le poids de ses œufs, telle autre leur nombre, une tierce surconsomme, une quarte enfin prélève sur ses réserves et diminue son poids corporel. Intéressantes vicariances. Souvent, une contrainte plus difficile apparaît et s'ouvre un litige entre une rationalité économique, qui profite à l'homme en contraignant l'animal, et une rationalité « du cœur », qui accorde à l'animal le droit au respect quitte à désacraliser l'homme.

Tant pis si je m'attire la raillerie : j'éprouve fréquemment ce débat intérieur. C'est peut-être l'une des raisons qui m'ont conduit à une appréciation esthétique de la génétique des populations.

Certes, toute vie s'achève par une mort, mais le sélectionneur observe, mesure, comptabilise, mène l'enquête de son troupeau en le soignant. C'est une des disciplines les plus respectueuses de l'intégrité de la vie. Quelle juridiction nous dira jusqu'où vont les droits de l'homme sur l'animal et ceux de l'animal sur l'homme ?

Entre nous, avez-vous souvent pitié des mouches,

des moustiques, des cloportes, de toutes ces petites araignées ? N'avons-nous rien à apprendre du bonze boudhiste qui évite d'écraser des fourmis ?

Le procès n'est pas nouveau. Les bœufs sous le joug, c'était déjà Cincinnatus. Tout en améliorant sa force de travail, le collier a « libéré » le cheval de labour de la corde romaine qui l'étranglait... mais pas du labour. Combien de gamines de cinq ans qui tissent des tapis orientaux sous les métiers — car il faut de petits doigts pour nouer fin — combien d'enfants de dix ans dans les mines à la Zola n'ont même pas eu un sort aussi enviable ? A trop de sensiblerie pour l'animal, on risque d'oublier celle qu'on doit aussi aux hommes. Mais la réciproque est vraie : à trop parler de l'homme, ne risque-t-on pas de taire la patience de l'animal ?

Sous les tristes tropiques, la noria fournit l'eau à la savane ; faut-il renoncer à la bête de somme pour la sueur de l'esclave ? Bienvenu sera le moteur solaire !

Plus rarement, les contraintes deviennent fortes ; la plupart ne suivent plus. C'est le feu qui détruit le poulailler et ses occupants, c'est le *Titanic* qui sombre : humaine ou animale, la vie a ses drames. Quelquefois, il y a des survivants ou des individus exceptionnels dont nous faisons des héros. Ceux-là sont adaptés, préadaptés à la nouveauté.

Chez les sportifs, on trouve les cyclistes au pouls lent, tels Bobet ou Anquetil, « capables » de multiplier leur rythme cardiaque par 4 ou 4,5 quand le commun des mortels réalise difficilement 3. On trouve en Formule 1 ces coureurs automobiles dont le cou de taureau traduit l'adaptation aux virages, où la tête doit résister à la force centrifuge qui atteint une dizaine de g. Chez les musiciens, ce sont ces violoncellistes aux doigts épatés, ces guitaristes aux ongles de danseuses balinaises. Evoquons l'inoubliable Walter Bonnatti, auteur de maintes premières hivernales, servi par une exceptionnelle résistance au froid ! Trois bivouacs à - 18° sur une paroi verticale, chapeau. Adaptation ou aptitude ? Ou aptitude à s'adapter ?

Chez l'animal, on rencontre des individus exceptionnels. Par exemple, ces faisanes capables de pondre 200 œufs en élevage intensif, quand l'individu « médian » réalise 130 et la lanterne rouge 30. Placés dans les mêmes conditions d'élevage, leur mérite revient à la qualité de leur information génétique. Le sélectionneur sait en tirer parti qui reproduit « les meilleures ». Ce qui est moins vite fait que dit. Reproduire les meilleurs, c'est choisir les lauréats d'un concours tous azimuts : ponte, poids, consommation, éclosion, précocité, persistance, pause, couvaïson... ouf. Exactement une docimologie avec l'espoir prométhéen de créer une lignée qui surpasse celle du Bon Dieu. Passons sur les plaisirs et les jeux rébarbatifs de l'analyse multivariée.

Alors l'adaptation aux contraintes se fait par héritage. La poule de maintenant est sans aucun doute un peu différente de celle du 5^e jour de la Genèse.

Une anecdote : ayant mis des poulets Cornish en arche avec parcours libre en prairie, c'était en 1968, j'ai vu lesdits poulets ne pas s'éloigner de leur abri de plus de 2 à 3 mètres. Les plus téméraires allaient à 10 mètres. Dans l'arche voisine, des Faverolles se baladaient aux limites du parcours — environ 50 mètres — aptitude à l'exploration

ici, non-adaptation là. Simple exemple d'hérédité du comportement.

Ici nouveau problème : s'il y a hérédité des comportements chez l'animal, quid chez l'homme ? La réponse est : itou. Mais, l'hérédité n'est pas le fatum que vous croyez peut-être. Myope comme un taupin, je n'aurais jamais survécu chez Cro-Magnon et ma dynastie serait imaginaire. Une euphénique opticienne m'a procuré des lunettes. Mon frère n'en a pas eu besoin : c'est l'inégalité des traitements qui a rétabli l'égalité des chances. Que les idéologues de la justice sociale qui prêchent l'égalité des chances se méfient : quand tous les humains auront le même environnement, seules subsisteront les différences génétiques. Eugénique d'accourir : *Caveant consules !*

A l'égalité des chances, je préfère l'inégalité des soins — il s'agit de compenser les handicaps. Un jour, la génétique moléculaire permettra de normer l'idiot amaurotique, le diabétique, le nain, elle finira même par trouver un gadget pour le chauve ; grâce à un morceau d'ADN « normal » greffé, intégré à l'embryon. Les bactéries sont en train d'y passer, les algues, les végétaux sont ciblés, les vertébrés expérimentés. On a déjà des souris de la taille des rats par transfert d'ADN codant pour l'hormone de croissance de rats. Ce n'est encore que de la « biotechnologie pour les chats » (François Jacob *dixebat*). Il est encore un peu tôt pour l'homme.

Mais, faute d'avoir une science qui réfléchisse — le déplorait déjà Albert Schweitzer — sûr, la société sera prise au dépourvu comme elle l'est actuellement pour l'euthanasie active, la « location » d'utérus, le mariage homosexuel, comme elle le fut naguère pour l'avortement, la contraception, et même l'éducation sexuelle... En 1945, en préparation à l'Agro, on m'a parlé très pudiquement de différences de plumage entre coq et poule, la crête, les ergots, toutes ces choses un peu tabou savez-vous, en précisant bien que c'était « sur instruction ministérielle ».

Tous les jours ou presque, des techniques inédites posent des problèmes de normes sociales et tous les jours, avec le décalage induit par l'inertie sociale, la législation entérine le fait vulgarisé.

J'ai essayé de transmettre deux messages. Le premier est technique ; l'aviculture est un domaine qui évolue, comme une infinité d'autres, avec son jargon, ses particularismes, ses outils, ses questions, ses solutions, ses innovations. C'est un métier. J'ai une prétention personnelle à un « professionnalisme exigeant » en matière de sélection avicole. J'espère avoir donné quelques indications sans sombrer dans un barbifiant discours de la méthode : l'analyse statistique multidimensionnelle, la régression multiple, l'analyse en composantes principales et autres joyeusetés qui sont pain quotidien du sélectionneur et font bailler le profane.

L'autre message est culturel : connaître une technologie, c'est se poser des questions « à côté » ou à « partir » de. Les problèmes de la liberté et de la prédestination, selon Calvin, ont été les initiateurs de ma vocation génétique. Ma réponse actuelle est un peu triste : l'être est fonction d'un donné biologique dont il est irresponsable et d'une éducation gratificatrice d'un surmoi qu'il n'a pas sollicité. Son libre choix est voisin de zéro. Ce n'est pas

juste. Mais l'étude de l'hérédité n'apporte guère de réponse à la justice. J'espère du moins avoir montré que la technique participait à une culture, à la constitution d'une personnalité, au même titre que la religion, les arts, la science, la littérature, le droit ou le sport. Amen ?